

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

André-Marie de BAVIER

Les Puritains anglais au XVIIe siècle (suite) :
John Milton

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1926, tome 24, p. 211-222

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Les Puritains anglais au XVII^e siècle

(Suite.)

John Milton ⁽¹⁾

« Puritain contre les évêques, indépendant contre les presbytériens, Milton, dit Taine, fut toujours le maître de sa pensée et l'inventeur de sa croyance. Nul n'a plus aimé, pratiqué et loué l'usage libre et hardi de la raison. Il l'exerça jusqu'à la témérité et jusqu'au scandale... Par-dessus la clameur de la révolution protestante, on entendit sa voix qui clamait contre la tradition et l'obéissance. » (Taine, histoire de la littérature anglaise, tome II, p. 414 et 413).

Milton est bien le type de l'hérétique. Ambitieux et orgueilleux, il est pénétré de volonté propre et de confiance en lui-même. Son individualisme est presque sans bornes. Il a poussé les principes du protestantisme jusqu'à leurs dernières conséquences, en faisant de l'esprit de libre examen, le critère de la véritable orthodoxie. L'hérétique, selon Milton, est celui qui accepte une tradition toute faite ; l'orthodoxe est l'inventeur de sa croyance. « Un homme, dit-il, dont la foi est vraie, peut être hérétique s'il croit les choses seulement parce que son pasteur les dit », (Taine, ouvrage cité, p. 426).

Il est impossible de rien comprendre à Milton, à sa vie

(1) Né à Londres en 1608. Fit ses études à l'université de Cambridge, et voyagea sur le continent. Il prit part aux luttes politiques de son temps, en s'enrôlant dans les rangs des révolutionnaires. Il publia son poème « Lycidas » en 1638, son « Aréopagitica » en 1644, la première édition de ses poèmes en 1645, divers écrits politiques très violents contre la monarchie en 1649-1650, 1654. Secrétaire de Cromwell, il finit sa vie dans la retraite après l'avènement de Charles II. Frappé de cécité dans sa vieillesse, il mourut en 1674. Son grand poème « Le « Paradis perdu » parut en 1667, le « Paradis retrouvé » et « Samson agoniste » en 1671.

et à ses œuvres, si l'on ne tient pas compte de sa passion dominante, l'orgueil.

Né de parents puritains, Milton manifeste dès ses années d'études, à l'université de Cambridge, son aversion pour l'anglicanisme conservateur de la Haute Eglise. Il refuse d'entrer dans le clergé « à cause de la tyrannie qui avait envahi l'Eglise, une tyrannie si grande que quiconque voulait prendre les ordres, devait se déclarer esclave par serment et sous son seing ». (voir Taine, ouvrage cité, p. 388).

Milton a un tel mépris pour les Pères de l'Eglise, qu'il estime qu'il ne vaut pas la peine de les étudier, (voir Mark Pattison, « Milton », ch. 12, p. 157). Il méprise d'ailleurs toutes les traditions et il se montre très sévère pour les Réformateurs anglais du XVI^me siècle, même les plus protestants comme Latimer.

Un historien protestant parle avec admiration de la « noble rage de liberté » de notre poète. (Pattison, p. 39). Mais cette « rage de liberté » ressemble étrangement à la rage de l'hérésie. Milton n'aime la liberté que pour donner plus complètement satisfaction aux exigences de son orgueil. Il redoute tout ce qui pourrait gêner la libre expansion de son esprit. Mais il n'aime pas la liberté en elle-même. Il n'a jamais admis la liberté de pensée que pour ses coreligionnaires. Dans son « Aréopagitica » où l'obscurité des idées le dispute à l'étroitesse des conceptions, il prétend défendre la liberté absolue de la presse. La censure doit être abolie pour tous les ouvrages, sauf pour ceux des catholiques, qui défendent la superstition. Milton, d'ailleurs, n'use d'aucuns ménagements à l'égard de ceux qui ne pensent pas comme lui. Les pamphlets politiques qu'il a publiés pendant la Révolution se distinguent par leur manque de mesure et d'équilibre, leur amertume, leur violence et leur grossièreté. Mark Pattison, pourtant si favorable à Milton, le reconnaît. (Ch. 6, p. 66 et suiv.) Il va même jusqu'à blâmer sévèrement certains de ses pamphlets, en particulier celui contre l'évêque anglican Hall. « Rien ne peut excuser la vile et indécente grossièreté avec laquelle Hall est attaqué. Les pages de Milton discréditent davantage celui qui les a écrites que celui contre qui elles étaient écrites » (Ch. 6, p. 76).

Milton abreuve de féroces invectives l'église anglicane,

le clergé, les traditions monarchiques. Son « Iconoclaste » composé en 1649, pour défendre les régicides, est écrit sur un ton acerbe plein de violentes invectives et d'insolentes fanfaronnades. Milton n'en veut pas seulement au roi. Il fonce avec furie sur les évêques : « La lie empoisonnée de leur hypocrisie, mêlée en une masse pourrie avec le levain aigri des traditions humaines, est l'œuf de serpent d'où éclora quelque part un Anté-christ aussi difforme que la tumeur qui le nourrit ».

Malheur à ceux de ses coreligionnaires qui osent prendre la défense du roi. Les protestants Saumaise et Alexandre Morus lui répondent, sur un ton d'ailleurs presque aussi grossier que le sien. Milton les accable des épithètes les plus injurieuses. Il traite Saumaise « d'histriion, charlatan, professeur d'un sou, cuistre payé, homme de rien, coquin, être sans cœur, scélérat, imbécile, sacrilège, esclave digne des verges et de la fourche... Toi qui sais tant de langues, qui parcours tant de volumes, qui écris tant, tu n'es pourtant qu'un âne... une bête féroce, un apostat, un diable... Ne doute pas que tu ne sois réservé à la même fin que Judas, et que, poussé par le désespoir plutôt que par le repentir, dégoûté de toi-même, tu ne doives, un jour te pendre et, comme ton émule, crever par le milieu du ventre ».

Au lieu de discuter les idées de Morus, il l'accuse de tous les vices et s'étend sur les scandales de sa vie privée. « En écrasant Morus comme il l'a fait, Milton, dit Mark Pattison, ne pouvait pas s'illusionner lui-même avec l'idée qu'il servait une cause ». (Ch. 10, p. 113).

C'est que Milton ne peut pardonner à Morus d'avoir blessé son amour-propre. Comme tous les orgueilleux, il en veut à mort à ceux qui n'admirent pas tout ce qu'il dit ; on sent qu'il n'est préoccupé que de sa propre individualité. Les pamphlets politiques de Milton nous révèlent son caractère. C'est là qu'apparaissent sans déguisement son orgueil et son égoïsme, son grand mépris pour ses adversaires, son empressement à répondre aux moindres attaques. Milton parle toujours de lui-même. Alors qu'il devrait défendre les intérêts politiques de son parti, il oblige ses lecteurs à l'écouter parler de lui-même, de ses talents, de ses études, de ses voyages, de sa taille, de la couleur de ses yeux, de son habileté à manier l'escrime, etc., etc. (voir Pattison, ch. X, p. 117).

Milton ne s'insurge pas seulement contre la tradition monarchique et contre la hiérarchie anglicane, il ose s'en prendre à la loi morale elle-même.

En bon puritain, il a manifesté, dès sa jeunesse, une grande aversion pour l'impureté. Il tient à la pureté morale, par religion, certes, mais aussi et peut-être surtout, par orgueil. « Quand même, dit-il dans son "Apologie pour Semectymnus", je n'aurais eu qu'une faible teinture du christianisme, une certaine réserve naturelle d'humeur et la discipline morale enseignée par la plus noble philosophie eussent suffi pour m'inspirer le dédain des incontinences ». Milton sent que la débauche nuirait à l'ambition qu'il a de devenir un grand poète. Il nous explique dans son « Apologie pour Smectymnus » que celui qui veut bien écrire doit devenir un vrai poète, c'est-à-dire un modèle de toutes les vertus. Il reconnaît lui-même que « une certaine délicatesse de nature, unie à une honnête fierté et à l'estime de lui-même », l'ont préservé des chutes. Au fond, le péché d'impureté est, aux yeux de Milton, une humiliation qu'un homme digne de ce nom doit à tout prix éviter.

Mais Dieu se plaît à confondre les orgueilleux. Le même homme qui se vante de n'être jamais tombé dans la moindre débauche, va devenir, pour satisfaire ses passions, l'un des pires adversaires du mariage chrétien.

Son mariage avec Miss Powell (1640), n'ayant pas réussi, et la jeune femme étant retournée dans sa famille après quelques mois de mariage, Milton, qui veut se remarier publie quatre violents pamphlets en faveur du divorce. La Loi morale s'oppose à sa libre volonté ; il faut qu'elle se plie à ses exigences. Comme Milton ne veut pas paraître céder à la passion, il n'hésite pas, pour se justifier à ses propres yeux et aux yeux du monde, à attaquer une des bases de la société chrétienne, la sainte institution du mariage. Il préconise donc le divorce. Et le divorce qu'il préconise, ce n'est pas seulement le divorce pour cause d'adultère ; c'est le divorce par le consentement mutuel et pour simple incompatibilité d'humeur.

Les plaidoyers de Milton soulèvent l'indignation des puritains. Certes, les réformateurs avaient porté un coup fatal au mariage chrétien en le dépouillant de son caractère sacramentel, et l'attitude de Milton était dans

la logique du protestantisme. Mais les puritains anglais avaient encore assez de foi chrétienne pour repousser avec dégoût les suggestions de Milton. Et comme le Parlement refuse de donner suite à son projet de loi sur le divorce, Milton, irrité, songera un moment à s'unir en union libre avec une jeune fille du nom de Miss Davies (1645). Il allait mettre son projet à exécution, lorsque la jeune fille recula devant le scandale. Sa femme légitime ne tarda pas à reprendre sa place au foyer conjugal. Après la mort de celle-ci, Milton se remaria encore deux fois. Le caractère autoritaire du grand poète anglais le fit détester de toute sa famille. En apprenant qu'il allait se remarier, Marie, sa seconde fille, s'écria : « Ce n'est pas une nouvelle que son mariage, une vraie nouvelle ce serait sa mort. » (voir Pattison, ch. 12, p. 148).

Ses deux neveux se révoltèrent contre la tyrannie intellectuelle qu'il voulut leur imposer, et passèrent dans le camp royaliste. Mark Pattison attribue son manque d'intimité avec Cromwell « à sa nature hautaine qui refusait de demander la moindre faveur ou de faire les premiers pas dans l'amitié ». (Ch. 11, p. 128).

Milton vécut sa vie entière dans un isolement presque complet. Son individualisme orgueilleux l'éloignait de ses semblables. Les historiens de Milton, Bishop, Newton, Mitford, le docteur Johnson, Pattison ont tous remarqué avec étonnement que ce puritain fanatique ne fréquentait aucun lieu de culte. (voir Pattison, ch. 12, p. 151-2). C'est que l'orgueilleux se suffit à lui-même. Les contemporains de Milton remarquèrent qu'il ne s'associait guère aux gens de son âge et qu'il n'était aimable et affable qu'avec les jeunes gens et ceux qui l'approchaient dans une attitude de disciples.

Le pauvre homme semble être devenu toujours plus orgueilleux à mesure qu'il avançait en âge. Lorsque Charles II monta sur le trône, il s'enferma, en désespéré, dans un silence hautain, après avoir rempli le pays de pamphlets incendiaires contre la monarchie.

Il avait un trop grand mépris de la foule, pour subir l'influence de la réaction anglicane. Son traité dogmatique, publié en 1673 sur « La vraie religion, l'hérésie, le schisme et la tolérance » (Of true religion, heresy, schism, and toleration) nous le montre fidèle à son idéal

individualiste. Il affirme dans ce livre le peu d'importance de l'erreur en matière dogmatique. Toutes les sectes fondées sur l'Écriture sainte doivent être tolérées. Seule, l'Église catholique doit être proscrite, à cause de son idolâtrie.

Le « *Traité de la religion chrétienne* » publié après la mort de Milton révèle en lui un ancêtre du protestantisme libéral. Milton consacre de nombreuses pages à combattre les doctrines de la Trinité et de la Divinité du Fils. Il n'éprouve que du mépris pour la Tradition chrétienne. « Dans l'interprétation des textes, comme dans toutes les autres questions intellectuelles, Milton, au dire de Pattison lui-même, se retranchait dans la fermeté de sa personnalité absolutiste. » (Pattison, ch. 12, P. 157).

« J'ai résolu, dit Milton, de ne me reposer sur la foi ou le jugement d'aucun homme. . . . Je me suis déterminé à chercher et à fixer chaque point de ma croyance religieuse, en étudiant soigneusement et en méditant les Écritures divines. » (*Treatise on Christian Doctrine. — Last Thoughts on the Trinity*, préface, p. 6).

Milton croit s'apercevoir que la Réforme n'a pas fait œuvre complète. « Je vis, dit-il, qu'il restait encore beaucoup plus de questions que je ne l'avais cru, qui demandaient à être jugées sévèrement par la règle de l'Écriture et réformées, avec plus d'exactitude. » (Même ouvrage, préface, p. 8). Une de ces questions est justement le dogme de la Trinité. Milton nie explicitement l'existence de la Trinité et cela au nom de l'Écriture. Il prétend prouver par l'Écriture que « le Père seul est Dieu. Le Fils et le Saint-Esprit sont des créatures « produites de la substance de Dieu » (p. 89), — l'Esprit étant d'ailleurs de beaucoup inférieur au Fils, (p. 89). En protestant logique, Milton conteste à ses coreligionnaires le droit de la critiquer. Il est naturel qu'un catholique croie à la Trinité. « Mais, dit-il, puisque je m'enrôle au nombre de ceux qui ne reconnaissent que la Parole de Dieu comme règle de foi, et que je me borne à émettre librement une opinion qui me semble plus conforme aux Saintes Écritures que l'opinion reçue généralement, je ne vois pas comment celui qui appartient à la même Église protestante ou réformée et qui reconnaît la même règle de foi que moi, prendrait offense de la liberté que je prends.

Je n'impose mes idées à personne ; je me borne à proposer ce qui me semble plus digne de créance que l'opinion généralement acceptée » (p. 1-2). Il est de fait qu'on ne voit pas ce que les protestants « orthodoxes » pourraient répondre à Milton.

Mais Milton n'est théologien qu'à ses heures de loisir. Il a toujours considéré la poésie comme sa vocation et de très bonne heure il a eu l'ambition de laisser à la prospérité « une œuvre qu'elle ne laisserait pas périr volontiers ». (voir Pattison, ch. 2, p. 15).

Milton a eu toute sa vie soif de renommée, comme ses historiens le reconnaissent. (Voir Pattison, ch. 13, p. 211). Mais il ne veut que les applaudissements de l'élite ; la foule lui inspire le plus profond mépris. Dans son Ode à Rouse, il souhaite de voir ses poèmes réunis à « la Bodleienne » (la grande bibliothèque d'Oxford) « où le bavardage du vulgaire ne peut pénétrer et d'où la foule grossière des lecteurs se tient à l'écart. » (voir Pattison, p. 212).

L'homme qui affichait un tel dédain pour ses semblables était mal fait pour comprendre le mystère de la Rédemption.

C'est pourtant ce sujet que Milton a entrepris de traiter dans sa vieillesse. Aveugle et tenu à l'écart de la vie politique par la réaction monarchique, il se consacra à la composition de ses deux grands poèmes : « Le Paradis perdu » et « Le Paradis retrouvé ».

« Le Paradis perdu » traite de la chute de nos premiers parents et de leur expulsion du Paradis terrestre.

La scène s'ouvre aux enfers. Les mauvais anges viennent de consommer leur rébellion. Etendu sur un lac de feu, d'où émanent des « ténèbres visibles », Satan s'entretient avec Béelsébuth et cherche à ranimer le courage de ses légions abattues. D'après une ancienne prophétie, un monde nouveau, destiné à des créatures privilégiées mais inférieures aux anges, vient d'être tiré du néant. Il s'agit de contrecarrer le plan de Dieu en incitant à la désobéissance ces êtres intelligents et libres. Le conseil se tient dans le palais de Satan (Pandémonium). Les mauvais anges approuvent les plans du Prince des ténèbres. Ce dernier se charge d'aller seul à la découverte de ce monde nouveau. La Mort, fille du Pêché, et le Pêché lui-même qui garde les portes de l'enfer lui

livrent passage et Satan, après avoir traversé le chaos, aperçoit devant lui tout l'ensemble de l'univers. (Livre 1 et 2).

Dieu le Père voit le vol de Satan ; Il prédit le péché de l'homme, qui entraînera le châtement de toute sa postérité. Dieu le Fils intervient et s'offre à racheter l'offense en s'incarnant. Satan réussit à atteindre la Terre, il pénètre dans l'Eden, aperçoit Adam et Eve et se met aussitôt à les épier. Il ne tarde pas à apprendre ainsi l'ordre divin, concernant l'arbre de la Science. (Livre 3 et 4).

Dieu envoie Raphaël dans le Paradis terrestre pour avertir Adam et Eve des desseins de Satan. L'Archange raconte à Adam la révolte des mauvais anges et la victoire remportée par Saint Michel ; Adam, de son côté, fait à Raphaël le récit des bienfaits de Dieu à son égard. Le bon ange l'exhorte à l'obéissance et à la fidélité, et remonte au Ciel. (Livre 5-8).

Satan a pris le corps du serpent, le plus subtil de tous les animaux. Il a résolu de livrer combat à la femme. Il rencontre Eve, s'approche d'elle et l'incite à manger du fruit de l'arbre défendu. Eve cède à la tentation et entraîne Adam dans son péché.

Satan a triomphé. Il redescend aux enfers, fier de son triomphe, tandis que Dieu le Fils descend au Paradis terrestre pour fulminer contre l'homme pécheur la terrible condamnation, que mitige déjà la miséricordieuse bonté de Dieu. La Mort et le Péché envahissent la terre, et Saint Michel s'apprête à chasser nos premiers parents du Paradis. Il dérouille aux yeux d'Adam, dans une vision céleste, les destinées de l'humanité, et lui laisse entrevoir la venue du Messie. Il le conduit ensuite, hors de l'Eden. (Livre 9-12).

« Le Paradis perdu » passe, aux yeux des protestants, pour un des plus grands poèmes de la littérature religieuse de tous les temps. Il serait puéril de nier la grandeur du style de Milton, la variété et l'harmonie de ses vers, la majesté de ses images. « Le Paradis perdu » est un grand poème, mais ce n'est pas un grand poème religieux et surtout pas un grand poème chrétien. Milton a complètement échoué dans sa description de Dieu et dans son récit de la chute. Il était trop orgueilleux pour pouvoir comprendre le sens des grands mystères du

christianisme. Son poème ne devient vivant et vraiment —dioso que lorsqu'il parle de Satan et de la révolte des mauvais anges ; l'on ne dépeint bien que ce que l'on connaît.

Nous ne sommes point égarés ici par un parti pris religieux. Taine, qui ne juge, certes, pas des choses au point de vue confessionnel, a admirablement su voir les points faibles du poème de Milton. Nous préférons lui laisser la parole :

« Eve et Adam, le premier couple !... J'écoute et j'entends un ménage anglais, deux raisonneurs du temps, le colonel Hutchinson et sa femme.....Quels dialogues ! Des dissertations achevées par des gracieusetés, des sermons réciproques terminés par des révérences ! Des compliments philosophiques et des sourires moraux... »

Cet Adam a passé par l'Angleterre avant d'entrer dans le Paradis terrestre. Il y a appris la « respectability » et il a étudié la tirade morale. Écoutons cet homme qui n'a pas encore goûté à l'arbre de la science. Un bachelier dans son discours de réception, ne prononcerait pas mieux et plus noblement un plus grand nombre de sentences vides. Adam est le vrai chef de famille, électeur, député à la Chambre des communes, ancien étudiant d'Oxford, consulté au besoin par sa femme, et lui versant d'une main prudente les solutions scientifiques dont elle a besoin... On reconnaît l'époux protestant confesseur de sa femme.

Eve, mécontente de son jardin, veut y faire des réformes et propose à son mari d'y travailler, elle d'un côté, lui de l'autre. « Eve, dit-il avec un sourire d'approbation, rien ne pare mieux une femme que de songer aux biens de la maison, et de pousser son mari au travail » Mais il craint pour elle, et voudrait la garder à son côté. Elle se mutine avec une petite pique de vanité fière, comme une jeune Miss qu'on ne voudrait pas laisser sortir seule. Elle l'emporte, part, et mange la pomme. C'est à ce moment que les discours interminables fondent sur le lecteur aussi nombreux et aussi froids que les douches de pluie en hiver. Les harangues du Parlement « purgé » par Cromwell ne sont guère plus lourdes. Le serpent séduit Eve par une collection d'enthymèmes dignes du scrupuleux Chillingworth, et là-dessus, la fumée syllogistique monte dans cette pauvre tête. « La défense de

Dieu, se dit-elle, recommande encore ce fruit, puisqu'elle infère le bien qu'il communique à notre besoin ; car, un bien inconnu, certes, n'est pas possédé, ou, s'il est possédé et encore inconnu, c'est comme s'il n'était point possédé du tout. *De telles prohibitions ne lient point* » Eve sort d'Oxford, elle a appris la loi dans les auberges du Temple et porte, aussi bien que son mari, le bonnet de docteur.

Le flot des dissertations ne s'arrête pas ; du Paradis, il monte dans l'empyrée : ni le ciel ni la terre, ni l'enfer lui-même ne suffiront à le réprimer... Le Jéhovah de Milton est un roi grave qui représente convenablement, à peu près comme Charles I. La première fois qu'on le rencontre, au troisième livre, il est au conseil, il expose une affaire. Au style, on aperçoit sa belle robe fourrée, sa barbe en pointe par Van Dick, son fauteuil de velours et son dais doré. Il s'agit d'une loi qui a de mauvais effets et sur laquelle il veut justifier son gouvernement. Adam va manger la pomme ; pourquoi exposer Adam à la tentation ? Le royal orateur disserte et démontre. ... On voit que Jéhovah de Milton est fils du théologien Jacques I, très versé dans les disputes des anciens arméniens et des gomaristes, très habile sur le *distinguo* et, par-dessus tout, incomparablement ennuyeux. Pour faire écouter de telles tirades, il doit donner de gros traitements à ses conseillers d'Etat. Son fils, le prince de Galles, lui répond respectueusement du même style.... Pour se distraire, le Dieu de Milton se décide à couronner roi, *king-partner*, si l'on veut, son fils. Relisez le passage, et dites s'il ne s'agit pas d'une cérémonie du temps. Toutes les troupes sont sous les armes, chacun à son rang, « portant blasonnés sur leurs étendards des actes de zèle et de fidélité », sans doute, la prise d'un vaisseau hollandais, la défaite des Espagnols aux Dunes. Le roi présente son fils, « l'oint », le déclare « son vice-régent ». « Que tous les genoux plient devant lui ; quiconque lui désobéit, me désobéit, et ce jour-là même, est chassé du palais ». — Tout le monde parut satisfait, mais tout le monde ne l'était pas. Milton décrit les tables, les mets, le vin, les coupes. C'est une fête populaire ; je regrette de n'y point trouver les feux de joie, les cloches qui sonnent comme à Londres, et j'imagine qu'on y but à la santé du nouveau roi. Là-dessus, Satan fait défection : il

emmène ses troupes à l'autre bout du pays, comme Lambert ou Monk, dans les quartiers du nord », probablement en Ecosse, traversant les régions bien administrées, « des empires » avec leurs shérifs et leurs lords lieutenants. Le ciel est divisé comme une bonne carte de géographie. Satan disserte devant ses officiers contre la royauté, lutte dans un tournoi de harangues contre Abdiel, bon royaliste qui réfute « ses arguments blasphématoires » et s'en va rejoindre son prince à Oxford. Bien armé, le rebelle se met en marche avec ses piquiers et ses artilleurs pour attaquer la place-forte de Dieu. Les deux partis se taillent à coups d'épée, se jettent par terre à coups de canon, s'assomment de raisonnements politiques. Ces tristes anges ont l'esprit aussi discipliné que les membres. Satan a des paroles de prédicant : « Dieu a failli, dit-il, donc, quoique nous l'ayons jugé jusqu'ici omniscient, il n'est pas infallible dans la connaissance de l'avenir. Il a des paroles de caporal instructeur : « Avant-garde, ouvrez votre front de droite à gauche » Il fait des calembours aussi lourds que ceux d'un Harrison, ancien boucher devenu officier. Quel ciel ! Il y a de quoi dégoûter du paradis ; autant vaudrait entrer dans le corps des laquais de Charles I, ou dans le corps des cuirassiers de Cromwell. On y trouve des ordres du jour, une hiérarchie, une soumission exacte, des corvées, des disputes, des cérémonies réglées, des prosternements, une étiquette, des armes fourbies, des arsenaux, des dépôts de chariots et des munitions. Était-ce la peine de quitter la terre pour retrouver là-haut la charronnerie, la maçonnerie, l'artillerie, le manuel administratif, l'art de saluer et l'almanach royal ? Sont-ce là « les choses que l'œil n'a point vues, que l'oreille n'a point entendues, que le cœur n'a point rêvées ? » Qu'il y a loin de cette friperie monarchique aux apparitions de Dante, aux âmes qui flottent parmi les chants comme des étoiles, aux lueurs qui se confondent, aux roses mystiques qui rayonnent et disparaissent dans l'azur impalpable où toutes les lois de la vie terrestre s'anéantissent, insondable abîme traversé de visions fugitives, pareilles aux abeilles dorées qui glissent dans la gerbe du profond soleil ! N'est-ce pas un signe de l'imagination éteinte, de la prose commencée, du génie pratique qui naît et remplace la métaphysique par la morale ?

quelle chute ! Pour la mesurer, relisez un vrai poème chrétien, l'Apocalypse... Mais, si les habitudes innées et invétérées d'argumentation logique, jointe à la théologie littéraire du temps, l'ont empêché d'atteindre à l'illusion lyrique ou de créer des âmes vivantes, la magnificence de son imagination grandiose, jointe aux passions puritaines, lui ont fourni un personnage héroïque, plusieurs hymnes sublimes et des paysages que personne n'a surpassés.

(A suivre)

Chne André-Marie de BAVIER.